

conquis les suffrages des plus soupçonneux, et, même au respect profond que lui témoignait Martel se mêlait, sans qu'il y prit garde, un petit air d'amicale protection. C'était presque à sa demande qu'elle était venue aux Fougerets, et il entendait qu'elle y fût traitée avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Car toutes ses préventions étaient tombées du coup, il n'était plus question de mystères et c'est l'enfant qui avait deviné juste ; Mme Audran était, en même temps qu'une vraie dame, une brave et digne personne, dont les façons et le caractère autant que l'âge commandaient l'estime et le respect, et qui, avec cela, était si douce et si polie avec tout le monde, que c'était un plaisir d'être à ses ordres, et qu'on voudrait faire l'impossible pour lui être agréable.

Jamais, d'ailleurs, garde-malade ne se fit moins servir, ne tint moins de place dans une maison ; on le voyait à peine, on ne l'entendait pas. Soit hasard, soit calcul de sa part, elle ne s'était jamais trouvée là au moment de la visite du docteur, et c'est par Martel qui, le plus souvent, l'introduisait auprès de Pierre, qu'elle avait le bulletin de chaque jour et qu'elle apprenait ce qu'il y avait à faire.

Quand tante Paul eut à quel point son lionceau était conquis et apprivoisé, elle se risqua dans la cage et, tout de suite, s'y trouva si bien qu'elle n'en voulut plus déloger !

C'est qu'on ne se fût pas cru dans une chambre de malade. Pierre n'avait plus au front qu'une étroite bande de taffetas noir ; le matin, Martel l'avait fait beau et sa bonne mine était presque revenue.

L'appartement avait repris, aussi, son aspect accoutumé, avec une seule différence en mieux, c'est qu'on n'y voyait plus traîner sur les meubles, ni clous, ni marteau, ni ficelles, que la bibliothèque était en ordre et tous les tiroirs fermés.

Avec cela, Man Ghite avait arrangé près du lit de son prisonnier un petit coin tout à fait invitant : les meilleurs sièges de la chambre, une table et, sur cette table, des livres apportés par elle, des gravures, des cartes, un damier. Tante Paule vit tout cela, malgré ses mauvais yeux, et Mme Audran eut alors deux clients au lieu d'un aux Fougerets : deux auditeurs pour les lectures à haute voix, et tante Paule n'était pas le moins attentif ; deux adversaires à battre au jeu de dames, car si c'était tante Paule qui poussait les pions, c'était Pierre qui en réglait la marche ; ils avaient même, à chaque coup, des discussions interminables et Man Ghite les laissait se prendre aux cheveux, trop heureuse de voir son malade s'amuser et se distraire à si bon compte.

Quand Pierre se déclarait fatigué, Mme Audran tirait de l'inévitable sac de velours, qui avait aussi élu domicile aux Fougerets, ses pelotes de laine et ses crochets, et tante Paule travaillait sous sa direction, au grand amusement de Pierre. C'était là, disait-il, la partie hygiénique du programme ; il contemplait un moment les mines sérieuses de l'élève, ses petites grimaces d'application en comptant ses mailles ; puis, la fatigue aidant, la monotonie du spectacle l'endormait la fin, d'un sommeil calme et reposant.

Ah ! les douces heures que passait là tante Paule ! Certes, elle souhaitait à Pierre, de toute son âme, une rapide guérison mais... Mais alors, plus de ces bonnes réunions de chaque jour ! le trio se disperserait... Pierre redeviendrait le turbulent démon des temps passés... Mme Audran retournerait à ses travaux interrompus, et elle-même, pauvre tante Paule, à sa triste solitude cent fois plus amère et plus cruelle après le bonheur entrevu !

Ils étaient si heureux, en effet, si calmes dans ce petit coin où nul profane n'était admis.

Un beau jour, cependant, son rêve fut troublé. Le grand Piogé, très ému de l'accident de Pierre, dont il venait seulement d'entendre la nouvelle, vint s'informer de lui et demander à le voir. Tante Paule, avec un frémissement d'horreur, se tourna vers Man Ghite, attendant son arrêt, mais Man Ghite, en garde-malade avisée, fit répondre que "M. Pierre, quoique convalescent, ne recevait encore personne", et le grand Piogé fut évincé. Mais le charme était rompu !... Ce Piogé était un homme néfaste !

La journée qui suivit sa visite fut la plus gaie, pourtant, la plus agréable peut-être de cette heureuse série ; mais les pires catastrophes n'eurent-elles pas toujours les plus joyeuses veilles ?...

Pierre allait de mieux en mieux ; le docteur lui avait promis qu'on le lèverait bientôt, et cette promesse ayant doublé son appétit et sa bonne humeur, il était plein d'entrain quand Man Ghite arriva. Elle fut vite à l'unisson ; il lui tardait de rendre son petit client à la liberté, au grand air, à ses plaisirs habituels, de le revoir à sa Chanterie, bruyant, affairé, la joue rose et le pas solide. Si patient qu'il fût dernièrement, et quoiqu'il n'en dit rien de crainte de paraître ingrat, il eût volontiers remplacé de temps à autre les petites réunions du trio, par une heure de bon galop à travers bois !

Sa Man Ghite le savait bien, et elle comprenait aussi pourquoi le pauvre collégien soupirait si fort en parlant de la fin prochaine des vacances ; il en avait si peu joui !

Des trois, tante Paule était la seule qui eût tout à perdre à la complète guérison de Pierre ; pourtant elle dut, bon gré mal gré, tenir sa partie dans le cantique d'actions de grâces ; elle le fit sincèrement, il faut le dire à sa louange, car elle y eut du mérite.

Ainsi le rêve allait finir !

Mais le docteur avait dit : "Bientôt." C'était, de quelque façon qu'on voulût le prendre, un terme vague et consolant pour toutes les parties intéressées ; ce n'était, en tous cas, ni aujourd'hui, ni demain, ni même, peut-être, tout de suite après !

Pauvre tante Paule !...

Quoi qu'il en fût, la joie était actuellement à son comble ; Pierre ne comptait pas comme tante Paule, il allait plus vite en besogne et se voyait déjà au bout de ses peines.

Aussi, dès que le trio fut au complet, il annonça son intention de célébrer ce beau jour par une grande fête, et lança ses invitations.

—Man Ghite, dit-il, vous resterez à dîner avec nous ; on servira le festin ici, dans notre coin que je ferai illuminer. J'enverrai prévenir Barbe-Bleue, et Martel vous reconduira avec une lanterne vénitienne !... Vous ne pouvez pas refuser, Man Ghite, c'est mon dîner d'adieu et de remerciement !... Tante Paule, vous acceptez aussi, n'est-ce pas ?... Alors ayez la bonté de sonner, Man Ghite, je vais convoquer mes gens et donner mes ordres !

" Ses gens " se prêtèrent de bonne grâce à sa fantaisie ; c'était la première fois que Mme Audran consentait à dîner aux Fougerets, quoique tante Paule l'en eût priée souvent, et Marie apporta tous ses soins à ce qu'elle appelait en riant : " cette dinette. "

—A la bonne heure, répétait Martel enchanté, voilà Mme Audran (personne ne disait plus jamais la vieille dame à présent), voilà Mme Audran un peu plus de la maison ! C'était vexant pour l'hospitalité des Fougerets de voir qu'elle n'y acceptait jamais rien !

Et sa satisfaction était si grande qu'il affronta sans sourciller, ce jour-là, la terrible Barbe-Bleue.

Tante Paule n'était pas la moins heureuse de la bande. Comme Martel, elle sentait Mme Audran bien plus de la maison, et elle se promettait de recommencer souvent la même fête... moins cet éclairage aveuglant !

Pauvre tante Paule !...

Elle dîna de son meilleur appétit, elle but même, le teint en fleur, un doigt de champagne. Déjà, la coupe en main, elle avait approuvé les trois points d'un speech plus ému qu'éloquent, dans lequel Pierre célébrait, du même style, sa chère Man Ghite et les douceurs de la reconnaissance qui emplissait son cœur !

Un moment, on put craindre que le discours finit en vers, et l'orateur s'arrêta juste à temps ; mais, vers ou prose, le principal était au fond, où Man Ghite sut le trouver.

Tante Paule se retirait toujours de bonne heure et Man Ghite, le sachant, en profita, dans l'intérêt du convalescent, pour lever la séance à neuf heures. Pierre essaya vainement de retenir ses convives au-delà de ces sages limites.

—Courte et bonne ! dit-il enfin en riant, chacun ses principes... Je n'insiste plus !... Mais nous recommencerons le jour où je me lèverai et, cette fois, c'est vous, tante Paule, qui nous recevrez.

Pauvre tante Paule ! Avec quel empressement elle accueillait cette proposition, avec quelle joie elle promit de donner un lendemain à cette fête... qui n'en devait point avoir !

Dès que tante Paule eut disparu, Man Ghite baissa les lampes et souffla, l'une après l'autre, toutes les bougies.

—Voilà assez de folies, dit-elle reprenant son rôle de garde-malade, recueillez-vous maintenant, pour passer une bonne nuit. Je vais sonner Martel et m'equiper pour partir.

Et, traversant la chambre, elle allait tendre la main vers la cheminée, quand un bruit de pas dans le corridor l'arrêta tout à coup :

—Martel... justement !... murmura-t-elle, et elle se retourna prête à lui parler.

Mais la porte était déjà ouverte et Pierre, soulevé sur son oreiller, jetait un cri de joie :

—Guillaume !

Mme Audran, passablement émue, resta immobile, inaperçue au fond de la pièce sombre.

—Mon pauvre Pierrot, disait le tuteur, penché sur le grand lit, comment vas-tu ? pourquoi ne m'avoir pas averti ?... Je ne suis pas content, sais-tu !

De quoi Pierre se troubla fort peu.

—Oh ! fit-il, répondant à tout à la fois, je suis presque guéri, ce n'était pas la peine de revenir pour cela, et tu n'es pas fâché pour de bon !... J'étais bien soigné, va, et...

Il se souleva de nouveau, cherchant à voir au fond de la chambre.

—Man Ghite, dit-il, élevant la voix, où êtes-vous ?

—Man Ghite ?... répéta le tuteur, cherchant aussi, vaguement dans l'inconnu.

Et Mme Audran, déjà remise de son émoi, ne put s'empêcher de sourire dans son coin. Depuis qu'elle était " Man Ghite ", elle ne s'était jamais connu de protégé aussi moustachu, et ce surnom caressant, prononcé ainsi par cette voix masculine, était pour elle d'un effet singulier et absolument inédit.

Eile s'avança jusqu'au pied du lit et, dans l'encadrement des tentures, à la lumière affaiblie de la dernière lampe, le tuteur reconnut tout à coup la vieille dame de la Chanterie.

Elle tremblait un peu mais il n'eut pas le temps de s'en apercevoir, Pierre ayant pris sur lui, avec bonté, d'éclaircir l'affaire pour le tirer d'embarras.

Simplifiant la cérémonie des présentations, il montra Guillaume du doigt et s'adressant à Man Ghite :

—Voilà, dit-il, du ton dont on explique un salon de cire, mon tuteur Guillaume, qui nous arrive sans crier gare, et voilà !

Il s'adressait maintenant, à Guillaume, le doigt dirigé sur le second sujet :

—Voilà Man Ghite... c'est-à-dire, Mme Audran qui ma guéri et conservé à ta tendresse !

La chose faite, Pierre retomba à l'aise sur son oreiller.

—Maintenant, dit-il avec un rire satisfait, vous vous connaissez, arrangez-vous !

C'est ce qu'ils firent étonnamment vite.

Déjà, pendant cette exhibition d'eux-mêmes, ils s'étaient salués en souriant ; puis, Guillaume qui avait compris, autant qu'il le pouvait à première vue, le rôle joué par Mme Audran auprès de son pupille, voulut la remercier, mais ce ne put être long ; Mme Audran qui, décidément, n'aimait pas les phrases, l'interrompit doucement :

—Ne me remerciez pas avant de tout peser, dit-elle de cette voix égale et monotone qui allait si bien avec ses cheveux blancs, car, réflexion faite, vous pourriez bien m'en vouloir un peu ! En prenant, sans vous avertir, mes fonctions de garde-malade auprès de Pierre, je me suis faite sa complice, et je mérite une grosse part de vos reproches, mais le cas était réellement si peu grave que j'ai pensé...

Mme Audran ne sut jamais si Guillaume lui en voulait ou non ; à cette période des excuses qu'elle avait